

De la ville aux réseaux/dialogues avec Manuel Castells

De Géraldine PFLIEGER

Par Alexandre MATHIEU-FRITZ

La renommée de Manuel Castells s'étend aujourd'hui bien au-delà du seul champ de la sociologie et de ses frontières françaises, faisant de lui un des « penseurs » incontournables des changements affectant les sociétés postindustrielles contemporaines. Pourtant, son long parcours intellectuel et scientifique demeure relativement méconnu, du fait à la fois de sa diversité, de sa richesse, mais aussi de ses multiples évolutions et rebondissements. A travers une série de conversations entamée en 2004, Géraldine Pflieger, jeune collaboratrice scientifique du Laboratoire de sociologie urbaine de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, qui travaille sur des objets et des problématiques très proches de ceux de Manuel Castells, propose de retracer ce parcours exceptionnel à la lumière d'un travail d'historisation à la fois biographique et intellectuel. La démarche employée s'inspire d'une méthode utilisée précédemment par le sociologue urbain Christian Topalov, qui se nourrit elle-même des perspectives d'analyse de la sociologie des sciences prenant pour objet les controverses scientifiques. L'objectif est d'éviter de porter un regard rétrospectif réducteur sur l'œuvre de Manuel Castells, notamment sur ses travaux les plus anciens, en se focalisant par trop sur leur caractère obsolète ; pour ce faire, il importe de replacer la production de l'œuvre dans son contexte intellectuel et scientifique, en mettant notamment en évidence la place qu'elle a tenue au sein des débats idéologiques et théoriques. Cet ouvrage répond donc au double souci d'explicitation et de contextualisation de la production scientifique de Manuel Castells ; d'une grande rigueur, Géraldine Pflieger applique de façon systématique la même grille d'analyse aux principaux ouvrages de l'auteur commenté (*La question urbaine*, *Monopolville*, *The City and the Grassroots*, *The Informational City*, et *The Information Age*) et aux entretiens menés avec lui ; après avoir exposé la situation et la synthèse de l'ouvrage qui fait l'objet de l'entretien, ce dernier est retranscrit et présenté par thèmes, dans le cadre d'un chapitre qui s'achève sur une présentation des principales critiques suscitées par l'œuvre étudiée.

Le premier chapitre retrace la biographie personnelle et surtout intellectuelle de Manuel Castells. Etudiant brillant, il suit une formation en sciences économiques et en droit à l'Université de Barcelone et intègre parallèlement

la résistance clandestine socialiste qui lutte contre le régime franquiste. Anarchiste de gauche (et non pas communiste), révolutionnaire, son engagement politique militant le conduit, en 1962, à l'exil en France. Il y rencontre Alain Touraine, qui le poussera à s'orienter vers la sociologie urbaine et lui confiera rapidement une charge d'assistant à la faculté de Nanterre. Manuel Castells réalisera sous sa direction une thèse portant sur « les modèles d'implantation des entreprises industrielles dans la région parisienne » (p. 63). Il pose alors un regard sans concession sur certains sociologues, chercheurs au CNRS ou universitaires, de l'époque – Pierre Bourdieu, Henri Lefebvre ou encore Georges Gurvitch, qui « avait inventé une théorie que lui seul comprenait », (p. 25), etc. – souvent trop focalisés sur la théorie et, partant, délaissant la recherche empirique. Professeur de Daniel Cohn-Bendit, Manuel Castells sera directement impliqué dans le mouvement de mai 1968, ce qui le conduira à un second exil. Après être passé par la Suisse et le Québec, il pourra rejoindre la France en 1970, grâce au solide soutien d'Alain Touraine ; parallèlement, Manuel Castells se rend de façon régulière au Chili où il sera spectateur de l'évolution politique du pays jusqu'à la chute du gouvernement de Salvador Allende en 1973, lors du coup d'Etat mené par Augusto Pinochet.

En 1972 paraît *La question urbaine*, qui contribuera, par son succès, à la notoriété du jeune sociologue. S'élevant à la fois contre les discours idéologiques sur l'urbain et contre les deux principaux modèles d'analyse de la sociologie urbaine que représentent l'école de Chicago – à laquelle Manuel Castells reproche notamment d'occulter les rapports de pouvoir et les conflits sociaux au sein de la ville – et les approches marxistes, Manuel Castells, dans une veine structuraliste, propose de constituer un nouveau schéma d'analyse : « le système urbain ». « L'espace devient l'expression de la structure sociale et son analyse revient à comprendre comment il est façonné par le système économique, le système politique et le système idéologique. L'articulation spécifique de ces trois systèmes s'appelle le système urbain » (p. 55). *La question urbaine* demeure empreinte des influences du marxisme – que l'auteur s'efforce d'adapter aux problématiques de l'urbain –, du structuralisme de Nicos Poulantzas – qui accorde plus d'intérêt aux dimensions politique et idéologique de la lutte des classes –, mais également de l'analyse tourainienne des mouvements sociaux. Au cours de l'entretien mené avec Géraldine Pflieger, Manuel Castells met en évidence le rôle de première importance joué, au cours des années 1970, par le ministère de l'Équipement dans le cadre du

développement de la sociologie urbaine française ; il reviendra également sur le succès inattendu de *La question urbaine*, qui, en quelque sorte, lui échappera et fera de cet ouvrage le nouveau bréviaire de la pensée marxiste de l'urbain dans différents pays.

Écrit en collaboration avec Francis Godard, *Monopolville* paraît en 1974 et consiste en l'opérationnalisation du modèle d'analyse théorique du système urbain développé dans *La question urbaine*. Le terrain d'enquête est Dunkerque, « archétype de la ville planifiée par le gaullisme » (p. 89), qui semble offrir une illustration parfaite à la théorie du capitalisme monopoliste d'Etat – selon laquelle ce dernier, « agent direct des monopoles » (p. 100), doit intervenir afin de remédier à la baisse tendancielle du taux de profit en créant notamment des infrastructures – ; Dunkerque présentait également l'intérêt d'offrir au regard de l'analyste un système urbain en cours de constitution. Aujourd'hui, Manuel Castells critique l'utilisation de cette théorie : « (...) je pense maintenant que cette analyse fait de Monopolville un livre tout à fait daté, car c'est une thèse qui n'était pas une théorie sérieuse mais plutôt une tentative de formalisation d'une idéologie politique de gauche, se référant aux points de vue du Parti communiste (...) [L'adoption de cette thèse] a dénaturé la compréhension du projet d'ensemble sur l'étude du système urbain à Dunkerque » (p. 110).

The City and the Grassroots, paru en 1983, constitue l'aboutissement d'une rupture avec le structuralisme d'inspiration marxiste qui avait guidé jusqu'alors les travaux de recherche de Manuel Castells. Cette posture théorique ne lui permettait pas de mettre en lien, dans l'analyse, structure et action sociale ; il élargit alors son horizon de recherche en prenant en compte les mouvements sociaux qui ne dépendent pas seulement de la structure de classe ou du pouvoir politique et qui concourent à la transformation de la ville – conçue à la fois comme espace et comme mode de vie. *The City and the Grassroots* prend ainsi des accents beaucoup plus tourainiens – même si Manuel Castells va s'employer à redéfinir le concept de mouvement social construit par son ancien directeur de thèse et n'appliquera pas sa théorie. Dans le cadre de cet ouvrage « non marxiste » (p. 141), Manuel Castells aborde également un tournant méthodologique, délaissant l'approche hypothético-déductive pour une démarche fondée sur des allers-retours entre les terrains d'enquête et la théorie. Le début des années 1980 correspond également à un tournant sur le plan professionnel : Manuel Castells accepte le poste d'enseignant-chercheur qui lui est proposé à l'Université de Berkeley et abandonne une carrière politique naissante en Espagne.

Avec *The Informational City*, qui est publié en 1989, l'auteur opère cette fois un tournant thématique, en se consacrant désormais à l'étude « des rapports entre innovations, nouvelles technologies et territoires », c'est-à-dire « aux effets urbains des transformations technico-économiques – la flexibilisation de l'économie, la nouvelle organisation industrielle, les nouveaux moyens de communication » (p. 165) ; cet ouvrage s'inscrit davantage dans le champ disciplinaire de l'économie régionale et urbaine, ou de la géographie économique, que dans celui de la sociologie. Manuel Castells constate que, grâce au développement des technologies de l'information qui permettent un fonctionnement en réseaux, certaines activités économiques sont décentralisées alors que les centres de décision, de production de connaissances et de technologies de pointe se concentrent de plus en plus. L'auteur propose ainsi de rendre compte du processus de dualisation de la ville, en distinguant l'« espace des flux » et l'« espace des lieux » : le premier se constitue de l'ensemble des flux de communication garantissant le fonctionnement des organisations dont certaines unités de production sont décentralisées ; il s'oppose à l'espace des lieux, qui est celui de la vie quotidienne des individus, marquée par la continuité physique et une perception localisée. *The Informational City* constitue une sorte de préambule à la trilogie dont le premier tome est publié sept ans plus tard.

The Information Age (1996, 1997, 1998), intitulé *L'Ere de l'information* en langue française, se compose des ouvrages suivants : *La société en réseaux*, *Le pouvoir de l'identité*, et *Fin de Millénaire*. En proposant de « comprendre les transformations sociales à l'échelle mondiale, aux plans technique, économique, culturel et politique, dans différents pays et dans différentes cultures » (p. 207), Manuel Castells livre une œuvre monumentale et inclassable, à la croisée des disciplines académiques (économie, urbanisme, politologie, sociologie, etc.). Le premier volume de la trilogie est consacré à la nouvelle structure dominante en réseaux des sociétés occidentales, le second porte sur les mouvements sociaux qui contribuent à transformer la société ; et, le troisième, sur les transformations à l'œuvre au sein de différents pays. D'un point de vue général, l'objectif de l'auteur est d'étudier de quelle manière les transformations technologiques, capitalistes et culturelles concourent à l'émergence de la société en réseaux.

Au-delà de la finesse de l'analyse proposée, l'intérêt du livre de Géraldine Pflieger est de bien mettre en lien l'évolution – *i.e.* les étapes et les tournants – de la production scientifique de Manuel Castells avec ses conditions de possibilité et d'émergence, à la fois institutionnelles, mais aussi personnelles

et professionnelles. On apprend ainsi que l'immense travail d'analyse et de synthèse que représente la trilogie de *L'ère de l'information* n'aurait pu être réalisé sans la collaboration scientifique et les travaux de jeunes chercheurs appartenant aux équipes de recherche internationales réunies autour de Manuel Castells ; par ailleurs, le caractère « testamentaire » de la trilogie s'explique par la maladie développée alors par l'auteur, qui ne pensait pas, à la fin des années 1990, pouvoir poursuivre son travail de recherche plus avant, etc.

Dans ce livre exigeant, presque rien n'échappe au lecteur, car tout fait l'objet d'explications. Réellement animée du souci du détail, Géraldine Pflieger prend soin de présenter, le plus souvent en note en bas de page, des précisions touchant au contexte historico-politique ou concernant les principaux auteurs et courants de pensée qui ont influencé Manuel Castells ou, plus largement, qui ont fait partie, à un moment donné, du contexte intellectuel qui a vu émerger son œuvre (Paul-Henri Chombart de Lauwe, Henri Lefebvre, Alain Touraine, Philippe Aydalot, les *French Theories*, etc.) ; figure aussi, à la fin de l'ouvrage, un glossaire présentant les définitions (parfois successives) des principaux concepts de Manuel Castells (système urbain, mouvement social urbain, espaces des flux, sociétés en réseaux, mode de développement informationnel, etc.). Sans complaisance, parfois incisive, Géraldine Pflieger pousse Manuel Castells à expliciter davantage ses postures théoriques, ses choix dans l'analyse et la réflexion (par exemple, à propos de la structuration thématique d'un ouvrage ou de l'utilisation conjointe de concepts de nature différente). A cet égard, on pourrait penser que la forme employée, celle du dialogue, aurait réduit la complexité des analyses, mais il n'en est rien. La lecture réalisée par Géraldine Pflieger demeure très fouillée et l'ouvrage n'en garde pas moins une présentation vivante. Rien ne manque donc, si ce n'est une présentation plus approfondie des méthodes utilisées concrètement par Manuel Castells pour réaliser ses enquêtes de terrain, qui s'inscrivent globalement à la croisée de différentes disciplines des sciences humaines. Il s'agit là d'un des rares points d'ombre de l'ouvrage même si la question de l'investigation empirique – revendiquée sans relâche par Manuel Castells – et de la démarche d'enquête (à travers, par exemple, les conditions d'accès au terrain) est assez fréquemment évoquée. En changeant de posture théorique et, parfois simultanément, d'objet de recherche, Manuel Castells a sans doute changé, parallèlement, de posture méthodologique (à propos, par exemple, de l'utilisation des entretiens et du statut accordé à la parole de l'acteur ou encore de la pratique de l'observation). Cette remarque demeure néanmoins d'ordre

secondaire, compte tenu de la qualité d'ensemble de l'ouvrage – dont on ne serait trop conseiller la lecture. Cette production originale donne réellement envie de lire (ou de relire) l'œuvre de Manuel Castells ; elle en constitue une parfaite introduction pour ceux qui ne connaissent pas ses travaux et propose de nombreux approfondissements à ceux qui penseraient bien les connaître. Enfin, au-delà du parcours et de la production scientifique d'un sociologue hors pair, c'est à la fois le paysage de la sociologie principalement française, mais aussi américaine, que l'on voit se dessiner et évoluer, ainsi que les conditions nettement différenciées de réalisation du travail scientifique en France et aux Etats-Unis au cours de la fin du XX^e siècle.

Géraldine PFLIEGER, *De la ville aux réseaux/dialogues avec Manuel Castells*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2006, 326 pages.